

# Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fois il fût en vêtements civils, toujours mince à 30—32 ans, le poil dru et l'œil vif, la main franche et spontanément tendue : « Well, Peter, tu te souviens ? » Mon cœur ne fit qu'un bond. Evidemment que je me souvenais. Comment aurais-je pu oublier mon plus merveilleux souvenir d'après-guerre ? Une jeune personne l'accompagnait, sportive et inélégante, et qui gloussait en yankee. — « Mon épouse », dit-il cérémonieusement. Je devinai au ton que la légitime devait être une héritière. — Bonjour, bye-bye; apéritifs, glace, chips, noisettes grillées, cigarettes; mille paroles vaines jetées au vent de la terrasse, en attendant le dîner que je les avais priés d'accepter. A un certain moment, Jerry jeta un coup d'œil discret sur la maison voisine, où j'habitais auparavant. Je répondis par un autre coup d'œil discret sur les fenêtres de l'appartement juste au-dessus de nos têtes. Nous nous étions compris. Nous nous comprîmes mieux encore quelques instants plus tard, en tête à tête. Ainsi, l'hirondelle avait retrouvé le nid, malgré la distance et la séparation. Je ne savais si je devais rire ou pleurer de cette aventure inoubliable comme la première, et sans lendemain non plus. Mais n'est-ce pas notre destin, à nous autres, de rester toujours un peu sur notre faim ? Et maintenant, je regarde déjà avec tendresse vers 1965, curieux de voir si mon prince charmant américain me fera de nouveau la surprise d'une visite-éclair. Si courte qu'elle serait, j'en remerciais le ciel à genoux. Jamais deux sans trois, dit le proverbe. Espérons donc ! » Ainsi parla Pierrot, tout rêveur de sa confession sentimentale, sans doute plus innocente qu'il n'y paraît à première vue.

« De l'amour et de ses accommodements », aurais-je aussi pu écrire en tête de ces lignes. Car de l'amour, j'entends ce feu d'enfer qui consume sensuellement un être épris, il n'en manquait pas en l'occurrence, du moins pas chez Pierre, un romantique du meilleur teint. *Bichon*

## Chronique des Livres

Si Monsieur Roger Peyrefitte n'avait pas fait paraître en 1946 un très beau roman : « Les amitiés particulières », s'il n'avait écrit depuis quelques livres de moindre qualité mais commercialement scandaleux sur les séquelles de l'homosexualité, entre autres : « Les amours singulières », « Jeunes proies », « L'exilé de Capri », etc . . . , je n'aurais certainement pas eu l'idée de vous entretenir aujourd'hui de son œuvre récente : « Les fils de la lumière »<sup>1</sup>). Mais enfin, il reste encore, sur la foi d'un roman unique et vieux de seize ans, quelques admirateurs aveuglément obstinés de Monsieur Peyrefitte, qui en ont fait un champion de la littérature homosexuelle et refusent de voir quel flot de boue a suivi la pierre initiale de cette carrière. Espérons, du moins, que, maintenant, la poutre tombera de leurs yeux et que ce livre leur tombera des mains. « Les fils de la lumière » est le livre le plus rudement ennuyeux qu'il soit possible d'entreprendre. C'est une erreur commerciale mais grossière de l'avoir baptisé roman; il ne s'agit en réalité que d'un fatras d'anecdotes ni drôles ni intéressantes concernant la franc-maçonnerie, d'un amas de renseignements obscurs présentés abusivement comme des indiscretions sur l'esprit et les coutumes de ces cercles fermés, d'une

sorte de «bottin» des francs-maçons comme «L'exilé de Capri» était un bottin des homosexuels au début de ce siècle. Les initiés y trouveront peut-être quelque curiosité, et encore j'en doute ! Pour les autres, c'est le plus lourd des somnifères, un cauchemard poisseux dont on sort l'esprit abruti et le cœur embrouillé. D'homosexualité, nulle trace en ces pages; faites-en votre deuil, derniers tenants du mythe Peyrefritte-amitiés particulières ! On peut même déplorer qu'acharné à se détruire lui-même Monsieur Peyrefitte ait repris les personnages de son seul roman valable pour les défigurer : le père de Trennes, ce parfait jésuite, est devenu franc-maçon(!), un triste moraliste livré à de mesquines intrigues; et Georges de Sarre qui se nomme maintenant, on ne sait pourquoi, Georges Sarre, personnage auquel l'auteur s'apparente avec une complaisance incompréhensible, ayant renié l'amour des garçons n'est plus que l'amant ennuyé d'une vieille maîtresse dont il courtise la fille âgée de quinze ans. En fait d'immoralité, on peut préférer celle qu'il affichait à ses débuts.

Pourquoi faut-il qu'il y ait encore quelques attardés à qui l'on doit dire : «Perdez tout espoir ! Monsieur Peyrefitte n'est pas l'écrivain que vous avez crû, sa plume a des qualités de style et le goût des sujets que l'on trouve dans les hebdomadaires à scandales du samedi soir». En tous cas, c'est la dernière fois que je me donnerai la peine de lire ce genre d'ouvrage et de vous répéter qu'après «Les amitiés particulières» Monsieur Peyrefitte n'est pas capable d'écrire un second «vrai» livre. Je ne me répéterai plus.

Sortant de cette fange fade, il paraît réconfortant de lire un roman comme «Christian» de Daniel R. Bourgoïn<sup>2)</sup>, et je dois me méfier de l'enthousiasme qui risquerait de me le faire trouver admirable par comparaison. En réalité, il ne s'agit que d'une première œuvre et, comme beaucoup d'ouvrages de début, celui-ci est écrit à la première personne, sans doute autobiographique. Trop d'exemples ont prouvé qu'un jeune écrivain met aisément beaucoup de lui-même dans un premier livre, exprime avec sensibilité une aventure personnelle qui l'a touché, marqué, mais ne retrouve que rarement ces qualités quand il lui faut, échappant à ses souvenirs, faire appel à l'imagination pour construire une œuvre véritable. Les Radiguet sont légions ces temps-ci, mais peu ont la chance de mourir jeunes. Daniel Bourgoïn échappera-t-il à cette règle ? On peut l'espérer, sinon en être certain. Mais là encore, le cadre et les personnages décrits sont conventionnels, on les a rencontrés dix fois dans dix premiers romans : une colonie de vacances en 1944. Colonies de vacances, pensionnats religieux, maisons de redressement... On sait d'avance qu'il s'agira d'une intrigue sentimentale entre un surveillant et un des enfants confiés à sa garde. Pourquoi «Christian» est-il un peu différent des autres, un peu plus attachant ? Est-ce parce que le principal personnage, le narrateur, a une personnalité moins banale ? C'est un garçon de 26 ans dont la jeunesse paisible et douillette a été riche d'affections familiales autant qu'éloignée de toute aventure. Une vague crainte d'être réquisitionné pour le Travail Obligatoire en Allemagne pendant ces derniers mois d'occupation lui fait accepter la sinécure d'une surveillance dans une colonie d'enfants. Le contact avec des êtres jeunes, purs et durs, au jugement sans indulgence, l'inquiète et l'effraie. Il mesure soudain qu'il n'a jamais songé à aimer ou à se faire aimer, et

ce désir lui vient, impérieux, mais comme un jeu, comme une expérience. Il décide avec un égoïsme qui serait haïssable s'il n'était inconscient de susciter l'amour d'un de ces enfants pris au hasard, le petit Maurice qui a douze ans. Il n'y parviendra que trop facilement, ajoutera à cette **quête celle d'une jeune fille** du village, fera alterner les heures consacrées à séduire Maurice et Marie-Madeleine; il devient l'amant de la jeune fille; on ne sait trop, cela est laissé dans une pénombre équivoque, s'il est devenu aussi l'amant de Maurice. En intention du moins, l'enfant est assez bouleversé d'amour pour ne savoir lui résister. Mais que les alliés libèrent Paris, que Christian n'ait plus à craindre une réquisition qui bousculerait sa précieuse paresse, il n'hésite pas un instant à abandonner sa maîtresse, son ami, et sa responsabilité envers les enfants de la Colonie, pour rejoindre, confortablement par le premier train, sa vie médiocre prudemment calfeutrée, sauvé des dangers et des sentiments. C'est assez odieux et insoutenable; du moins cela le serait si, par un **miracle de talent, d'intelligence** et de naïve inconscience, Daniel Bourgoin n'arrivait à faire accepter, presque plaindre, presque aimer, son personnage. J'ajoute que l'histoire est surtout accréditée par un style sans trait de génie mais constamment élégant, net et agréable. L'amour dédaigné du petit Maurice, c'est navrant, sans doute... Mais si le livre est **joli, il n'est jamais mièvre**, s'il est révoltant, il n'est ni vulgaire ni facile. Encore une fois, attendons ses prochains romans pour juger Daniel R. Bourgoin; mais enfin, lui, on peut espérer qu'il n'en arrivera jamais à écrire «Les fils de la lumière»!

Voici maintenant un autre livre qui nous ramène aux grandes vedettes de cette littérature dite «anti-conventionnelle» dont j'ai charge de vous entretenir. A part la découverte de rares jeunes auteurs, on doit toujours en revenir à ces huit ou dix écrivains qui ont pris avec succès l'habitude de décrire des amours homosexuelles. Ce livre récent porte un fort beau titre : «Soleil», de Carlo Coccioli<sup>3)</sup>. Il m'est arrivé de déplorer en d'autres Chroniques l'influence détestable du Mexique et de la catholicité sur l'œuvre de cet écrivain dont «Fabrizio Lupo» et «Journal», au moins, étaient admirables. Sa Toscane natale avait précédemment inspiré à Coccioli des livres jolis et ardents; Paris, où il a vécu quelques années, lui a dicté «Fabrizio». Puis il est parti s'installer au Mexique et, depuis ce jour, on a pu s'inquiéter sérieusement pour lui : de «Manuel le Mexicain» au «Caillou blanc» ses romans parurent presque illisibles à force d'ennui prétentieux, de fanatisme religieux exaspéré, de désespoir morbide. En ouvrant «Soleil», malgré son beau titre, on pouvait craindre le pire. Joie, stupéfaction et délivrance ! Carlo a échappé à la malédiction, «Soleil» est bien le plus immoral, le plus joyeux et le plus «anti-conventionnel» des livres que l'on puisse lire. Ah ! sans doute, il n'est pas à mettre entre toutes les mains; un capitaine des pompiers pourrait rougir de ses audaces. Mais quelle folle innocence scandalisant à plaisir et donnant plaisir à être scandalisé dans ce roman picaresque aux mille rebondissements imprévus ! Le fatalisme bon enfant du Mexique est mêlé aux folles divagations du tempérament espagnol et au cynisme léger de l'esprit français pour rejoindre la vive sensualité italienne. Bienvenue à Coccioli pour son retour à la lumière florentine ! Plus de passion dramatique ni de destin funèbre. Bilou le héros du ro-

man, fils d'une prostituée de village et d'un bandit de grand chemin, livré à lui-même et à sa joie de vivre dès l'âge de douze ans, ne songe qu'au plaisir de son cher petit sexe et à la chaleur du soleil qu'il adore. Je ne vous conterai pas ses aventures multiples. Bilou est un amant merveilleux pour toutes les filles qu'il rencontre et un ami plus que complaisant pour tous les hommes à qui il plaît. S'il fallait additionner en fin de compte tous les amants et toutes les maîtresses de Bilou, on arriverait à un total à peu près égal mais impressionnant. C'est que Bilou considère son sexe comme un aigle par rapport à celui des autres garçons qu'il nomme des colibris. Je résiste à la tentation de conter dix de ses aventures drôles et osées, dignes de Cervantès et de Jean Genêt à la fois: comment Bilou se substitua à une dame de Suisse dont la bouche était gourmande, comment il organisa un bureau de placement pour sodomistes repentis, etc... Il y faut la verve endiable, la malice, le don de dire joliment ce qui ne se dit pas sans choquer, choses que Coccioli nous révèle miraculeusement dans ce livre. C'est inimitable. C'est, avec cent fois plus de talent, ce qui nous avait réjoui dans le livre de Jean Chalon : «Les plaisirs infinis». Est-il possible que ce Coccioli soit le même écrivain dont «Un suicide», l'an dernier, m'avait tant irrité ? On peut encore lui reprocher un parti-pris trop évident d'emmêler les épisodes, des retours en arrière maladroits, un goût du suspense inutile, mais on ne lui demande pas d'être Descartes; le livre achevé on oublie ces petits agacements. Le moraliste, hélas ! montre un peu le bout du nez sur la fin : la découverte de l'âme, les beautés de la Grâce, le remord et la constipation apparaissent, mais ce n'est que dans les douze dernières pages : une concession. On peut les oublier et ne se souvenir que de l'hymne à la joie de vivre, à l'innocence, au double sexe des beaux garçons et au divin soleil, qui constitue le fond de ce très rare, de ce très beau livre, de ce modèle des livres à écrire, si l'on m'en croyait . . .

Etrange roman que celui de Lucie Faure : «Les passions indécises» (Julliard Mai 1961). Il est attachant, comme peut l'être une «Éducation sentimentale» modernisée, bien écrit dans un style dix-huitième siècle et seizième arrondissement, légèrement précieux, psychologique, mais c'est l'histoire la plus décousue et la plus décevante que l'on puisse lire. Il inspire en même temps l'admiration et le reproche. On se répète : «Mais ce n'est pas possible ! Ces personnages ne sont pas si stupides, invraisemblables à tel point :». Et pourtant, on suit leur histoire jusqu'à la dernière page qui, d'ailleurs, n'explique rien.

Car, enfin, est-il croyable que le héros, Antoine, à trente ans ou plus, vivant au cœur de ce qu'on nomme le «monde parisien», soit resté vierge, à part une brève aventure qui ne l'a pas satisfait avec sa cousine, et ne recherche aucune liaison sentimentale ou sexuelle ? Est-il vraisemblable qu'un jeune garçon nommé Michel, ayant entendu prononcer le nom d'Antoine dans une conversation anonyme, décide de séduire cet inconnu et de l'amener dans son lit ? Est-il logique qu'après y avoir très facilement réussi, il se montre brusquement odieux et l'abandonne ? Est-il normal que cet Antoine ne vive qu'en compagnie d'homosexuels aussi peu convaincus que lui-même, l'un marié, l'autre cachant ses goûts, sans jamais deviner leur vraie nature ? Est-il supportable enfin que la deuxième partie du livre soit entièrement consacrée aux amours très tièdes d'An-

toine et d'une certaine Madame de R. qui prend la première place dans le récit, et finit par se jeter dans les bras d'un chirurgien très réaliste, transformant du coup sa liaison avec le pâle Antoine en amitié platonique.

Ce héros n'est qu'un fantoche. On a envie de le secouer pour l'éveiller. Tous ces personnages et le milieu dans lequel ils évoluent sont parfaitement conventionnels, c'est du décor de cinéma.

La dernière page laissant tout en suspens, on imagine que l'auteur se réserve d'écrire une suite à son roman, mais on n'est pas certain que son Antoine inconsistant, velléitaire, sans volonté, se laissant conduire naïvement d'un lit à un autre et ne donnant sans doute du plaisir à personne, asexué, insatisfait, ennuyeux et compliqué, que ce pantin donne envie au lecteur de le retrouver dans un autre livre. Il est dangereux, Madame Lucie Faure, de prendre comme héros un personnage aussi mou de sexe et de caractère.

On supporte les défauts de ce roman parce qu'il est bien écrit, n'est jamais vulgaire ni ennuyeux. Et on peut aussi s'étonner, ou s'amuser de constater que toutes ces dames considèrent l'homosexualité entre hommes comme la chose la plus simple, la plus naturelle du monde, et ne songent pas à établir un rapport entre la nature sexuelle admise de leur partenaire et le peu de plaisir qu'elles prennent à leur «passion indécise». Ah ! comme on est naïf en 1961 !

R.G.D.

- 1) Editions Flammarion
- 2) Editions Gallimard.
- 3) Editions Plon.



Zeus et Ganymède